

# Hyperréalistes canadiens

## *Une objectivité sentimentale*



Le réalisme se trouve au cœur de la peinture américaine depuis ses débuts et ce qu'on appelle aujourd'hui « hyperréalisme », transcription picturale aussi objective que possible de la vie et de l'environnement quotidiens, rappelant par la précision de l'écriture l'image que pourrait en donner un objectif photographique, exprime une tradition plus persistante en Amérique du Nord qu'en Europe.

Depuis l'exposition « 22 Réalistes » au Whitney Museum de New-York, en 1970, l'hyperréalisme s'est répandu comme une traînée de poudre sur le vieux comme sur le nouveau continent, à tel point qu'il constitue probablement, à l'heure actuelle, la tendance dominante de la peinture.

Inconcevable sans la découverte de la photographie, qui fournit souvent le document de base à l'artiste, la nouvelle manière recourt à une iconographie qui est un véritable constat sociologique (et non un « commentaire », comme le pop'art). C'est ainsi que l'on a pu dire, à juste titre, qu'à travers l'iconographie des peintres hyperréalistes des États-Unis « semble se constituer l'album de famille de l'Amérique » : rues bordées de buildings cuirassés de tubes au néon, automobiles aux chromes rutilants ou carcasses empilées dans un cimetière de voitures, vitrines de magasins, stations-services, mais aussi thèmes rustiques, folklore, images d'Épinal chères à la mémoire. Cependant, de vieilles préoccupations se combinent à ce modernisme. Les peintres hyperréalistes n'ont-ils pas redécouvert que tout sujet est « objet à peindre » ? Et beaucoup d'entre eux, en particulier les artistes canadiens, ont recours à une technique



D.P. Brown  
*Jeune fille à la flûte, 1973*



exigeante, à un métier artisanal témoignant d'un souci de perfection dans l'exécution qui remonte aux maîtres italiens du quinzième siècle et à Vermeer.

### *Un art régional*

Bien que la manière hyperréaliste se soit très largement répandue dans le monde, elle demeure profondément teintée de régionalisme. C'est que la représentation du réel change en même temps que l'environnement. Ainsi la peinture des hyperréalistes canadiens n'ignore ni les voitures ni les appareils à sous, mais elle traduit les courses sur le sol enneigé, le trot d'un attelage dans

la campagne, la présence d'un lynx dans la neige, le silence d'un adolescent qui médite assis dans l'herbe, la tension d'un gardien de but de hockey, le geste d'une femme qui porte son canoë à la mer, la banalité d'une maison dont la fenêtre ouvre sur l'océan infini. Elle n'a en général ni la violence, ni la causticité, ni le côté « carte postale » de la peinture hyperréaliste américaine. Elle est beaucoup moins cérébrale que celle des Européens et n'emprunte pas, comme elle, à l'expressionnisme. L'hyperréalisme canadien est provincial, sage et poétique : un art curieusement sentimental en dépit de son parti-pris d'objectivité.

Christopher Pratt, *Hangar en hiver, 1964*

